

Que fais-tu, Marie-Lou ?

Marc Lamontagne

Dévoilement

Commençons avec une citation de Gadamer mettant ainsi au grand jour l'impulsion des réflexions qui vont suivre : « Ce n'est pas seulement une telle parole "*Voici ce que tu es*", qui se dévoile dans un choc amusant et effrayant – cela nous dit aussi : "*Il faut que tu changes ta vie*"¹ ».

Avertissements

Même si la question – « Que fais-tu, Marie-Lou? » ou « Qu'est-ce que c'est que ça ? » – peut surgir en nous lorsqu'on est confronté avec les images que nous propose l'artiste, il faut, en partant, avertir celui ou celle qui la considère, que cette question est complètement mal posée. C'est cependant de la question même, en tant que question, dont nous devons nous pré-occuper, car c'est elle qui nous permet de faire le premier pas dans l'expérience artistique.

Si maintenant nous osons une réflexion interprétative de l'œuvre de Marie-Lou, nous devons prendre nos distances par rapport à un chemin d'interprétation qui s'alignerait sur l'objectivité – sur le ce que c'est de l'œuvre *en question*.

C'est la question qui prescrit le chemin sur lequel la rencontre avec l'œuvre engendre une expérience. Notre visée est donc de mettre en lumière certains aspects de ces images surprenantes pour que celui ou celle qui les considère soit encouragé à faire pour lui-même une véritable expérience, lorsqu'il prend part à une telle mise en scène. C'est en effet la première condition : prendre part, participer, s'y attarder, et surtout, se laisser dire « quelque chose » de l'œuvre, entendre la question qui nous vient de l'œuvre.

Indices

Mise en scène, chirurgie, picturale – donc image. Si cela nous met sur la piste de la manière dont l'artiste travaille, cela ne nous dit rien sur ce que c'est, sur le caractère objectal de l'image proposée et ne nous aide pas à répondre à la question : *Qu'est-ce que tu fais, Marie-Lou?* Poser la question ainsi sup-pose que ce que fait Marie-Lou est définissable, comme si on pouvait l'expliquer de la même façon qu'on explicite la « nature » d'une chose, c'est-à-dire d'après son utilité ou sa finalité. C'est pourquoi il ne s'agit pas pour nous de trouver des catégories esthétiques pour ordonner ou cataloguer ce travail, à savoir s'il est *quelque chose* de figuratif, de caricatural ou d'engagé socialement.

La question

Que fait Marie-Lou, en fait? Marie-Lou peint, Marie-Lou danse, Marie-Lou est en vie, Marie-Lou est à l'œuvre, elle per-forme. Notre intérêt ne se concentre donc pas sur la *manière* dont elle nous affecte, mais sur ce qu'elle provoque en nous. Si notre intention, cependant, était de répondre – pour le spectateur – à la question « Qu'est-ce que c'est? », nous viendrions du même coup contrer l'expérience qu'il peut faire au contact de l'œuvre, parce que nous lui dirions d'avance ce qu'il doit y voir.

La question est, de plus, à l'envers, si elle s'adresse directement à Marie-Lou, à celle qui crée l'image, car une question qui viserait à disposer des intentions de l'artiste supposerait que celle-ci détient, pour ainsi dire, le secret de son œuvre et qu'elle nous le présenterait, espièglement, comme une énigme picturale qu'il s'agit de résoudre. Son intention est bien plutôt, en projetant l'image, d'être considérée comme telle, c'est-à-dire comme l'image réfléchie de ce qui ne peut pas être vu autrement que grâce à une telle réflexion spéculative – dans le sens de *speculum*, de miroir. Or le miroir, c'est Marie-Lou, le miroir qu'on ne considère pas lorsqu'on se concentre sur l'image elle-même, la reflétant pour soi-même.

L'image

C'est l'image elle-même qui exige de nous d'être comprise. De satisfaire notre fondamental besoin de compréhension en répondant à la question objectale du « qu'est-ce que c'est » viendrait cependant nous empêcher de prendre part à l'expérience à laquelle nous convie l'image. L'image nous convie, lorsqu'elle nous adresse la parole. Or, adresser la parole à quelqu'un signifie l'inviter à un dialogue. Il serait bien sûr complètement illusoire de prétendre que l'image nous dit vraiment quelque chose. L'image, en tant qu'image semble bien plutôt muette. Être sans mot ne signifie pas par contre n'avoir rien à dire, mais peut-être en avoir trop à dire ou ne pas avoir les mots pour exprimer ce qu'on a à dire. Est-ce donc Marie-Lou qui serait muette? Est-ce elle qui nous invite à un dialogue en nous présentant de telles images? Oui, Marie-Lou s'adresse à nous, elle nous convie par son œuvre à un dialogue, non pas avec elle, mais avec nous-mêmes dans nos efforts pour comprendre qu'est-ce que ce qui est là devant nous a à nous dire.

Le modèle

S'agit-il d'une sorte de portrait alors? Un portrait re-présente quelqu'un en image, de façon telle que nous puissions le re-connaître. Ainsi il faudrait comprendre l'image comme une représentation du représenté et non pas comme étant la copie d'un modèle original. Le modèle ne devient modèle que dans sa relation à l'image, à la re-présentation qui signifie davantage *rendre présent* ce qui ne serait pas là sans elle. Le modèle n'est pas non plus reproduit par son portrait, comme la fonction d'une photo de passeport le veut. Non, dans le portrait, quelqu'un est rendu présent d'une manière telle que nous l'avions jamais encore perçu ainsi – on le re-connaît, on le connaît à nouveau. Il en ressort effectivement quelque chose de « nouveau », sans cependant que cela vienne contredire notre connaissance préalable du représenté. Au contraire, le portrait montre la personne telle qu'elle est et justement pas seulement telle qu'elle a l'air. Nous pouvons donc dire lorsqu'on regarde le portrait : c'est lui, précisément parce que le modèle y apparaît dans son être.

Quel rôle joue le modèle dans l'œuvre de Marie-Lou? Le représenté de la représentation de Marie-Lou obtient un surcroît d'être du fait qu'il est photographié : la photo est l'image. Mais l'image n'est pas un portrait. L'image dédouble, pour ainsi dire, le caractère pictural de la peinture dans la photo : elle porte la peinture elle-même à la re-présentation. C'est ainsi que se distingue le travail de Marie-Lou de celui, par exemple, de Cindy Sherman : Marie-Lou ne montre personne, elle représente une manière d'être devenue et fixée dans une image qui est appliquée sur un vivant. L'humain qui est peint et qui sert ainsi l'œuvre, demeure essentiellement anonyme. Tout, exception faite souvent de son regard participant au jeu, lui est soustrait dans l'image. Mais surtout, c'est la possibilité de parler qui lui fait terriblement défaut. L'humain qui se prête au jeu de modèle n'est néanmoins pas seulement un matériau dans les œuvres de Marie-Lou, il est avant tout le porteur d'une existence qui lui est étrangère.

Le jeu tout humain du langage

Le modèle ne peut pas parler. C'est déterminant. Cela nous conduit sur le chemin de l'expérience artistique. Ne plus pouvoir parler signifie d'abord ici que le modèle ne peut plus se justifier quant à sa manière d'être. Il devient tel que Marie-Lou le voit dans son cauchemar obsessif et angoissant : le modèle est emprisonné dans le regard d'un autre. On pourrait aller encore plus loin dans cette interprétation et y voir comment l'absence de parole arrive à travestir violemment l'humain en le réduisant à une figure tragico-comique. Mais pour l'essentiel, restons-en au fait que le modèle ne peut plus s'exprimer.

Qu'advient-il de l'humain à proprement dit lorsque lui est enlevée la possibilité de parler? Qu'est-ce qui est sous-entendu ici par « parler »? Parler est ce qui constitue l'être-humain en tant que tel. Parler signifie d'abord et avant tout appartenir à une langue et non la posséder. Un langage privé n'est pas un langage. C'est une illusion de croire qu'on maîtrise une langue, lorsque

c'est bien plutôt d'elle que notre être dépend en ce sens que c'est nous qui nous y conformons... jusque dans la chair. Parler une langue veut dire *qu'on s'y connaît dans une langue*. Le rapport réflexif de cette expression même démontre qu'en parlant une langue, on se reconnaît dans un autre qui n'est pas immédiatement nous-mêmes, un autre auquel on participe, auquel on prend part et auquel on doit prêter l'oreille pour parler à son tour. Le processus de reconnaissance de soi dans un autre en tant que communauté linguistique – savoir s'exprimer dans une langue – représente un avènement en devenir qui, dans les images de Marie-Lou, est fixé dans une posture statique. C'est le mouvement même d'appartenance au langage qui est figé par une épaisse couche d'acrylique sur la bouche du modèle.

Or, pour l'artiste, le modèle n'est pas aussi anonyme qu'il nous y paraît. Marie-Lou semble s'inspirer du regard de celui sur lequel elle peint, comme si elle pouvait y voir les contours que son âme paralysée prendrait si le processus de reconnaissance dynamique caractérisant le langage lui-même venait à lui faire défaut.

Dans l'infinité des possibilités offertes par le langage en général, une langue s'avère une manière particulière d'être. C'est en tant que participant au jeu de la reconnaissance de soi dans l'être d'une communauté langagière que se construit l'humain. La reconnaissance est un jeu, un jeu sérieux et, en tant que jeu, elle est en perpétuelle mouvement au sein duquel vient le temps où c'est à mon tour de jouer, le temps où je me risque à être moi-même à l'intérieur des règles du jeu langagier, c'est-à-dire à me faire valoir en langage, en raison. Si la manière d'être surprend, il faudra peut-être se justifier et s'entendre avec les autres joueurs à savoir si je respecte les règles fondamentales du jeu. Lorsque l'entente réussit, il s'avère même possible de poser de nouvelles règles du jeu, de légitimer de nouvelles manières d'être à l'intérieur de l'infinité d'une langue régulant.

Si l'humain cependant vient à perdre la possibilité de se justifier, s'il s'écarte lui-même du jeu ou si on l'empêche de participer, il continue évidemment à vivre, il vit encore, mais il vit silencieusement, comme une image muette qui a trop à dire ou qui ne sait plus comment prendre part au jeu de la justification. Parler, c'est plus que du bavardage, c'est plus que jaser. Le jeu dont il est question n'a rien à voir avec le fait d'exprimer son opinion, mais de s'engager dans un processus de compréhension à l'intérieur duquel la justification a lieu.

Le vivant dans l'œuvre de Marie-Lou semble représenter la terrifiante image d'un humain muet, lequel est contraint de porter une existence étrangère, c'est-à-dire une identité peinte par un autre, une identité qui ne résulte pas d'un processus de compréhension et de reconnaissance participative, mais une identité qui lui est appliquée par le regard inquisiteur d'un autre.

Interprétation appropriative

Il ne s'agit donc pas pour celui ou celle qui considère l'image de s'y reconnaître sans médiation. On peut aimer ou ne pas aimer, trouver cela beau ou horrible. Mais l'essentiel de l'expérience interprétative consiste à s'approprier l'image pour soi-même. La différence consiste à ne pas prendre pour soi directement la représentation sans avoir parcouru le processus de compréhension qui a porté le représenté (la manière d'être) à la représentation (l'image). Au cours de ce processus, afin que le spectateur puisse parvenir à la même image grâce à un dialogue avec soi-même, il doit absolument se poser les questions : comment est-ce que je comprends l'image ? comment je peux m'expliquer à moi-même cette représentation ? comment pourrais-je conceptuellement atteindre une telle image significative ? quel sens devrais-je emprunter pour en arriver là ? Sur ce chemin, le spectateur est actif et il fait pour lui-même l'expérience de vérité à laquelle lui convie l'œuvre. Il participe au jeu créatif de l'image, il opère avec lui-même un dialogue visant la représentation. Ce mouvement réflexif ne va pas cependant de soi. Le dialogue intérieur peut durer longtemps, il peut aussi être interrompu, remis à plus tard ou tout simplement ne pas avoir lieu. L'image doit d'abord nous dire quelque chose, ce qui peut se passer lorsqu'on se met à l'écoute, lorsqu'on entend l'effet qu'elle a sur nous.

Une nature morte ?

À propos de l'œuvre de Marie-Lou, au lieu de parler de portrait, on devrait peut-être parler de nature silencieuse, d'un vivant muet. Dans la nature morte (qui se dit justement en allemand *Stilleben* – vie silencieuse ou muette) les éléments naturels sont représentés dans un arrangement quotidien qui est traversé par sa relation significative avec l'humain. N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans les images de Marie-Lou?

Le vivant silencieux est posé dans un entourage qui reflète son mutisme intérieur. La mise en scène ne correspond pas cependant au monde du vivant, mais se limite à son environnement, le milieu dans lequel il est enfermé par une identité modelée par un autre. Avoir un monde, signifie bien plutôt appartenir à une langue, prendre part au jeu langagier dans lequel on profite d'une liberté relative à pouvoir se reconnaître dans un autre et non pas seulement d'être ce que l'on doit être.

Dans une sorte de chirurgie picturale, Marie-Lou amène à la présentation l'éventuel mutisme humain sur ses contours corporels, donc à le rendre visible. Qu'en ressort-il ? Un arrangement non-harmonique de préjugés, de citations, de déterminités, d'emprunts, de perversion, de douleur, de kitsch, de désespoir.

Si les œuvres de Marie-Lou peuvent faire peur, si elles peuvent nous effrayer, ce n'est pas sans raison. Son œuvre représente en effet un danger qu'elle réussit à rendre visible dans l'image : le danger de l'écartèlement du soi et de l'être-humain, de celui qui se laisse dire ce qu'il a à être et qui n'entreprend pas pour lui-même d'assumer sa manière d'être à l'intérieur de l'être-humain langagier.

La libération

Après le photo-shooting, Marie-Lou libèrera son modèle qui, lui aussi, demeurera normalement muet un bon moment pendant qu'on lui enlève la peinture comme si on lui enlevait une peau morte. Les cicatrices intérieures du soi-vivant dans son être ne disparaissent pas aussi facilement et ne sont pas non plus visibles sur le corps.

Une véritable expérience de reconnaissance au contact de l'œuvre artistique aide à guérir les tiraillements engendrés par les cicatrices et permet au spectateur de reprendre son existence en main... d'assumer ses possibilités d'être... non pas pour les autres, mais avec les autres dans le tout du jeu pour être, où la reconnaissance n'est plus un combat, mais un dialogue.

¹Traduction libre de « Es ist nicht nur das "Das bist du!", das es in einem freudigen und fruchtbaren Schreck aufdeckt – es sagt uns auch: "Du musst dein Leben ändern". » dans Hans-Georg GADAMER, *Ästhetik und Wahrheit* in GW 8, p. 8.